

PLAGES INTÉRIEURES

TEODORO GILABERT

PLAGES INTÉRIEURES

R É C I T

BUCHET ● CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03959-5

*Je joue le rôle d'une petite vieille
rondouillarde et bavarde qui raconte sa vie
et pourtant ce sont les autres
qui m'intéressent vraiment et que j'aime filmer,
les autres qui m'intriguent, me motivent,
m'interpellent, me déconcertent, me passionnent...
Cette fois-ci, pour parler de moi, j'ai pensé :
si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages,
moi si on m'ouvrait, on trouverait des plages.*

*Agnès Varda,
Les Plages d'Agnès, 2008*

Argelès-sur-Mer



Source : Archives familiales.

Au dos de la photographie en noir et blanc :
Camp d'Argelès. Les réfugiés espagnols en juin 1939.
Papa troisième à gauche en maillot de corps.

Papa, c'est mon grand-père. On le voit avec une trentaine d'hommes entre vingt et quarante ans, posant devant une tente du genre marabout en formant une pyramide, selon la tradition catalane. À côté, on entrevoit une autre tente identique. Ils ne sont pas sur le sable, le sol semble dur. Les premières tentes ont été plantées sur la plage, mais comme cela ne suffisait pas, on en a installé d'autres, plus grandes, sur le haut de plage et même sur des terrains plus ou moins marécageux.

La photographie est réussie et le tirage a bien résisté au temps. Je ne sais pas

qui l'a prise, mais c'est du bon travail. Avec quel matériel ? Je ne sais pas non plus comment elle s'est retrouvée dans les archives familiales. Et si c'était une photo de Robert Capa ? Après avoir couvert la guerre d'Espagne, il est parti en reportage dans les camps où son travail a été nettement moins médiatisé. Il est trop tard pour poser cette question.

Seulement deux ou trois hommes sourient, sans doute pour rassurer les familles, car leur situation n'a rien de réjouissant. Certes, ils ont réussi à fuir l'Espagne vivants, juste après la prise de Barcelone puis de toute la Catalogne par les franquistes. La *Retirada* – la traduction littérale française la « retraite » fait figure d'euphémisme –, c'est entre le 29 janvier et le 13 février 1939. Ils étaient cinq cent mille dans des trains, sur les routes, parfois en camion, puis à pied sur les chemins des Pyrénées,

abandonnant progressivement ce qu'ils avaient emporté avec eux dans l'urgence. Après avoir marché plusieurs jours dans la neige, franchi la frontière au col du Perthus, ils sont enfin au Boulou, en France, certains d'être bien accueillis. Les républicains espagnols ne s'étaient-ils pas battus contre les nationalistes alliés aux fascistes italiens et aux nazis qui menaçaient la paix en Europe, pour défendre des valeurs chères à la France des droits de l'homme ?

Il est vrai que les vieilles démocraties européennes ne sont pas intervenues officiellement pour sauver la *Republica*, par crainte d'un élargissement du conflit, voire d'une guerre mondiale. Mais dans la pratique, Léon Blum, qui aurait préféré aider le *Frente popular*, a fermé les yeux face au trafic d'armes destinées à l'armée républicaine, c'est ce qu'il appelait la « non-intervention relâchée ».

En 1939, c'en était fini du Front populaire, en France comme en Espagne, mais on gardait confiance. Daladier est resté au gouvernement et a succédé à Léon Blum comme président du Conseil, on ose croire à une continuité de la bienveillance vis-à-vis des républicains.

Ces derniers ont rapidement déchanté, parqués sur la plage au mois de février sans abri et presque sans nourriture. Pas de sanitaires ni d'aide médicale, on faisait ses besoins et sa toilette dans la mer. La mortalité était forte dans les premiers jours. La faim, le vent, le froid – l'hiver 1938-1939 est un des plus sévères du siècle –, ils creusaient des trous dans le sable pour se protéger comme ils le pouvaient, parfois avec une couverture, dans le meilleur des cas. Pas d'aide officielle des autorités ; sans le Secours populaire, sans le soutien de syndicalistes ou de communistes

français, ces réfugiés seraient peut-être tous morts ?

Difficile d'imaginer une plage qui avait accueilli les trois étés précédents les joyeux vacanciers des premiers congés payés transformée en quelque chose d'innommable. Dans un premier temps, on ne peut pas parler de camp, juste des hommes abandonnés sur le sable en plein hiver, face à la mer, entourés par des gendarmes. Puis on a imposé aux réfugiés d'installer eux-mêmes des poteaux avec des barbelés pour qu'ils ne puissent pas s'enfuir de ce qui a fini par ressembler à une prison à ciel ouvert. Deux cents kilomètres de fils ! Des gendarmes secondés par des tirailleurs sénégalais et des spahis marocains ressemblant étrangement aux *Moros* des troupes coloniales de Franco qui avaient semé la terreur dans les villages républicains, violant et éventrant les femmes. Autant dire que l'on n'était pas rassuré

sous leur protection. Sur cette plage, on se sentait bien davantage prisonnier que réfugié.

La grande reportrice Madeleine Jacob qui avait pourtant couvert la guerre d'Espagne avec toutes ses atrocités n'en revient pas :

On marche dans les excréments. Il n'y a dans le camp ni feuillées, ni latrines, ni eau pour se laver. Ici on fait cuire une poignée de riz ; tout près un homme a mis bas la culotte et se soulage. [...] L'atmosphère est irrespirable malgré le plein air de la plage. L'odeur qui monte du sol est plus forte que tout. Il pleut, cela veut dire que si on laisse ces hommes ici, ce sera vite l'épidémie la plus dangereuse.

Alors, comment qualifier ce qui se met progressivement en place sur cette plage ? Albert Sarraut, le ministre de l'Intérieur, début février, est très explicite : « Le camp d'Argelès-sur-Mer ne sera pas un lieu pénitentiaire mais un

camp de concentration. Ce n'est pas la même chose. » L'expression « camp de concentration » a souvent été gommée, y compris dans les livres d'histoire, remplacée par « camp de réfugiés », plus valorisante pour le gouvernement français. On est proche du révisionnisme et cela me fait penser à ce que l'on disait des camps nazis après la Libération, y compris dans des ouvrages d'historiens, on parlait de camps de « concentration » au lieu d'« extermination ». Toujours un cran de décalage ? Soyons clairs, nous étions en février 1939, sous la Troisième République avec un gouvernement dirigé par Édouard Daladier, ancien ministre du Front populaire, et non sous le régime de Vichy. On comprend facilement comment avec Pétain on est passé à un autre niveau de l'infamie en France en livrant ces *Rojos* républicains aux nazis. Je me souviens – j'étais élève en troisième –, de cette phrase prononcée

par Michel Bouquet en voix off dans le film *Nuit et Brouillard* : « À Mauthausen, vingt-cinq mille Espagnols sont morts en construisant cet escalier. » Je n'ai pas osé demander à mon professeur ce que ces Espagnols faisaient là. Ils n'étaient pourtant pas en guerre contre le Troisième Reich, puisque l'Espagne de Franco était restée neutre ? J'ai compris bien plus tard, et l'explication réside sur cette plage battue par les vents glacés durant l'hiver 1939.

En 2014, on a inauguré dans le centre-ville un mémorial du camp d'Argelès-sur-Mer, très riche et bien conçu, comme à Rivesaltes, aux Milles, à Drancy... Peut-être la conséquence lointaine des prises de position très claires de Jacques Chirac en 1995 au sujet de la responsabilité de la France dans la rafle du Vél d'Hiv ?

Quel dommage que ce mémorial, dont on parle à peine sur le site Internet de

l'office de tourisme, ne soit pas installé en plein milieu de la plage, comme une verrue sur le visage trop lisse de cette France balnéaire ! Cela permettrait de bronzer avec la conscience moins tranquille, avec des grains de sable qui grattent sur la serviette.

Loire intérieure
